

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

158-159 | avril-septembre 2001

Jazz et anthropologie

---

Frank Salomon & Stuart B. Schwartz, eds., *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*

III : South America, Parts 1 & 2. Cambridge, Cambridge University Press, 1999, bibl., index, ill., cartes.

Claude Lévi-Strauss

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6561>

DOI : 10.4000/lhomme.6561

ISSN : 1953-8103

**Éditeur**

Éditions de l'EHESS

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 439-442

ISBN : 2-7132-1386-X

ISSN : 0439-4216

**Référence électronique**

Claude Lévi-Strauss, « Frank Salomon & Stuart B. Schwartz, eds., *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas* », *L'Homme* [En ligne], 158-159 | avril-septembre 2001, mis en ligne le 25 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/6561> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.6561>

---

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

---

# Frank Salomon & Stuart B. Schwartz, eds., *The Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*

III : South America, Parts 1 & 2. Cambridge, Cambridge University Press, 1999, bibl., index, ill., cartes.

Claude Lévi-Strauss

---

- 1 CE MONUMENTAL ouvrage en deux tomes de 1054 et 976 pages respectivement est à la fois imposant et déconcertant. Il s'impose par la qualité et la compétence des auteurs, qui proviennent pour plus de la moitié des États-Unis, le reste se partageant entre le Canada, le Brésil, la Bolivie, le Pérou, l'Espagne et la France (Anne Christine Taylor et le regretté Thierry Saignes). Mais, en même temps, il déconcerte car, à la différence de son prédécesseur, le *Handbook of South American Indians* publié de 1946 à 1948 par la Smithsonian Institution, il prétend être un livre d'histoire.
- 2 Or l'histoire suppose des archives, qui manquent à des peuples qu'on a dits, pour cette raison, « sans histoire ». Il faut donc recourir à l'archéologie et aux archives des colonisateurs. Sauf de rares exceptions qu'on rencontrera dans les chapitres XXIV et XXVI dus à Jonathan D. Hill et à David Maybury-Lewis, l'histoire annoncée des peuples indigènes de l'Amérique du Sud se ramène, d'une part à la préhistoire, d'autre part à l'analyse et aux commentaires des répercussions qu'eut sur ces peuples l'histoire politique et économique des colonisateurs. Dans les deux cas, une histoire vue du dehors et non pas du dedans.
- 3 Les maîtres d'œuvre de l'ouvrage, Frank Salomon de l'Université de Wisconsin-Madison et Stuart B. Schwartz de l'Université Yale, sont parfaitement conscients de ce paradoxe qui les a conduits à choisir un parti très éloigné du *Handbook* : « Instead of being a handbook or an encyclopedia, this volume is an "idea-oriented history", emphasizing the development of general themes instead of presenting every group or society » (texte de présentation, premier rabat de couverture). Autrement dit, on trouve dans

l'ouvrage, en dépit de son titre, moins une histoire que des réflexions sur cette histoire. Le lecteur se sent admis en tiers à des conversations savantes entre des spécialistes qui procèdent souvent par allusion tant ils jugent les questions dont ils débattent connues de leurs interlocuteurs. Cela est particulièrement vrai des chapitres archéologiques, très au fait des découvertes les plus récentes mais desservis par une illustration insuffisante en quantité et en qualité. Même le chapitre V d'Izumi Shimada, qui est un livre à lui tout seul (170 pages) et qui embrasse un millénaire, est condamné par l'ampleur du dessein à n'effectuer qu'un survol.

- 4 Les difficultés s'accroissent pour le lecteur du fait que la plupart des vingt-six chapitres sont conçus comme des coupes stratigraphiques d'épaisseur inégale, allant d'un millénaire à quatre, trois ou deux siècles, pratiquées sur des territoires d'étendue elle aussi variable, couvrant l'ensemble du continent ou des régions parfois vaguement délimitées. Le lecteur en quête d'informations sur une région, une culture ou une société doit les extraire de plusieurs chapitres et faire lui-même le total.
- 5 Probablement parce qu'il s'agit de régions sur lesquelles les archives manquent (ou sont encore mal exploitées), les basses cultures souffrent plus que celles des Andes de la façon dont l'ouvrage est construit. La plupart des groupes concernés ne figurent pas dans les index, et, à regarder la carte 19.1 intitulée « Principal ethnic groups of Brasil », on pourrait croire que l'intérieur du continent est vide. Un peuple aussi répandu dans la littérature ethnographique que les Bororo, connus depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, manque aux index. De même, après bien d'autres, les Wayampi sur lesquels on possède pourtant une très riche ethnohistoire remontant au XVII<sup>e</sup> siècle (Pierre Grenand, *Ainsi parlaient nos ancêtres... Essai d'ethnohistoire Wayãpi*, Paris, 1982, Travaux et documents de l'Orstom, n° 148) qui n'est citée nulle part. Il est vrai que Curt Nimuendaju, à qui l'on est redevable de presque toutes les informations historiques dont on dispose sur les Gê, bénéficie d'un seul renvoi dans les index.
- 6 Ce qui frappe surtout dans cet ouvrage c'est, chez les maîtres d'œuvre et maints auteurs, un même parti pris doctrinal. Ils se réclament de ce que l'un d'eux appelle « the new scholarship » (Neil L. Whitehead, II, 383) qui regarde la conquête « not as an apocalyptic event, but rather a part of an ongoing process of historical change » (premier rabat de couverture). On ne tait certes pas cet aspect apocalyptique. Comment faire autrement ? De nombreux chapitres évoquent la dépopulation, les bains de sang, le génocide ou l'ethnocide, l'annihilation, l'holocauste, tous termes relevés au fil de la lecture. Mais presque partout aussi perce la volonté de subordonner ces aspects négatifs à l'affirmation d'une continuité historique entre l'avant et l'après. Comme Whitehead déjà cité ne craint pas de le dire, l'ethnocide fut aussi une ethnogenèse (II, 399). Cela est vrai, mais peut-on mettre les deux aspects sur un même plan ?
- 7 Plusieurs auteurs le pensent et semblent même enclins à donner plus d'importance au second qu'au premier. Ainsi Karen Spalding voudrait que se développe « a vision of Spaniards and Andeans alike as people who sought to work out their futures in terms of their own cultures » (I, 913). La conquête se ramènerait à l'apparition d'une faction espagnole parmi des factions indigènes déjà rivales. Un désastre démographique se produisit certes ; mais auparavant des dévastations coûteuses en vies humaines étaient imputables aux Inca. Les maladies apportées par les Européens ne firent qu'élever un taux de mortalité précédemment dû aux famines et aux guerres (I, 930-931).
- 8 Dans le même esprit Whitehead conteste « the standard accounts [which] all stress the destructiveness of encounter but not the complexity of native responses » (I, 386). Il

poursuit : « It is too easy to fall into the narrative convention of European contact resulting in native destruction » (I, 407). Enfin : « We may be suspicious of a too absolute antithesis between the European and the native [...] Undoubtedly the materials from which history is written will always supply the means to tell a story of European iniquity and native destruction [but] there are many other tales that need to be heard... » (I, 437).

- 9 On voit ce qu'une telle attitude donnerait transposée à l'histoire récente de l'Europe : cela s'appellerait révisionnisme. Sans doute, dirait-on, des millions de gens périrent dans les camps d'extermination. Mais d'autres collaborèrent avec les Allemands. Certains s'enrichirent, améliorèrent leur condition, accédèrent même à des responsabilités. Tout ne fut donc pas négatif sous l'Occupation...
- 10 Dans le cas présent, on louera les auteurs d'avoir mis en lumière une multitude de faits et d'événements négligés ou ignorés. Mais entre le tableau qu'ils en dressent et la conclusion qu'ils en tirent, on dirait que s'obnubile une faculté morale : celle d'éprouver un sentiment de révolte devant le crime commis par l'Occident.
- 11 Les auteurs ont une connaissance approfondie des archives les plus obscures et les plus rares. Ils y font d'étonnantes trouvailles, en sortent ce que l'un d'eux appelle justement des microanalyses et des résumés à très petite échelle (Luis Miguel Glave ; II, 532). Ils apportent ainsi les preuves que dans les décennies ou les siècles qui suivirent la conquête, les rapports entre Européens et Indiens furent loin d'être simples. Soit. Mais, à partir de là, une curieuse contradiction se fait jour. D'un côté, on dilate l'histoire courte pour pouvoir y ranger la quantité d'événements découverts. De l'autre, on rejette toute idée de rupture entre un avant et un après, et on comprime l'histoire la plus longue dans l'espoir de les rapprocher jusqu'à ce qu'ils se joignent.
- 12 Cela ressort déjà du chapitre introductif de Frank Salomon, l'un des deux maîtres d'œuvre du livre. Il s'insurge contre une prétendue opposition (dont il me rend en partie responsable) entre mythe et histoire : « Setting myth in a class by itself tends to obscure its historical matrix » (I : 62). C'est méconnaître l'aide que l'analyse structurale des mythes peut apporter à l'histoire : certaines transformations, logiquement irréversibles, permettent d'inférer des rapports de succession entre leurs états. Surtout, l'argumentation de Salomon trahit cette volonté de réduire l'objectif au subjectif, le lointain au proche, typique de ce qu'on entend aujourd'hui par postmodernisme.
- 13 En raison de son ton polémique, le chapitre III, de Thomas F. Lynch, illustre bien ce parti pris pour les chronologies courtes, contre quoi devrait pourtant militer un ouvrage dont l'ambition est de convaincre que des périodes très brèves peuvent inclure une masse d'événements inattendus. Lynch emboîte néanmoins le pas à Joseph H. Greenberg et Luigi Luca Cavalli-Sforza pour soutenir que des périodes longues de plusieurs millénaires, pendant lesquelles durent se passer beaucoup de choses dont nous n'avons aucune idée, peuvent, grâce à quelques recettes, être rendues transparentes.
- 14 On ne mésestimera pas pour autant les mérites de l'ouvrage. Neil L. Whitehead (chap. XI et XII) que j'ai critiqué pour d'autres raisons, et Anne Christine Taylor (chap. XVII) ont eu celui de souligner combien l'ethnographie contemporaine se tromperait en croyant que les groupes qu'elle observe restent tels qu'il y a trois ou quatre siècles. Ce que Whitehead nomme tribalisation fut une conséquence directe ou indirecte de la conquête. À propos des marches occidentales de l'Amazonie, Taylor montre comment

les traits récents ou actuels de plusieurs sociétés, y compris les systèmes de parenté de type dravidien, peuvent être des sous-produits de l'effondrement démographique et d'autres destructions consécutives aux expéditions, au travail des missionnaires, à la chasse aux esclaves, plus tard au « rubber boom ».

- 15 Entre autres originalités, les éditeurs ont choisi de renoncer à une bibliographie générale au profit de bibliographies raisonnées mises à la fin de chaque chapitre. Elles ne sont pas d'un maniement facile. Le même titre muni de toutes ses références figure souvent dans plusieurs chapitres, mais, l'ordre n'étant pas alphabétique, il faut, pour le trouver, éplucher page après page.
- 16 Il est aussi bizarre de rencontrer des précisions vétilleuses comme « Pukara (also written Pucara » (I, 350), « Tapuya (Tapuia in Spanish context) » (II, 355), « Bahia (also written Bahía) » (I, 202) alors que dans cette même page 202 le nom propre Beltrão est écrit avec ou sans tilde et qu'apparaissent çà et là d'autres fantaisies orthographiques dont on ne s'est pas davantage soucié : Thévet pour Thevet, Abbéville pour Abbeville, etc. Les index des deux tomes souffrent aussi d'inconséquences. Par exemple, qui voudrait s'informer sur les momies en Amérique du Sud et consulterait l'entrée « mummies » serait tenu dans l'ignorance de celles de Chinchorro. Il devrait déjà savoir qu'elles existent pour trouver le renvoi adéquat (I, 739) sous l'entrée « Chinchorro culture ». J'ai noté dans le texte deux fois plus de passages se rapportant au Chili que n'en citent les index, et dix fois plus de références aux Gê sur lesquels l'index du tome I est muet et auxquels celui du tome II fait un seul renvoi.
- 17 On doit relever ces détails parce que, sur le mode mineur, ils sont symptomatiques de la perte des repères qui affecte la régression postmoderne. Les américanistes liront cet ouvrage pour sa richesse, sa nouveauté, son ambition, ses audaces. Il les instruira sur beaucoup de points et les fera réfléchir. Mais ce n'est pas la somme que laissait attendre le titre. Le *Handbook of South American Indians*, bien que daté, incomplet, parfois erroné, ignorant des résultats considérables obtenus par l'archéologie et l'ethnologie dans le dernier demi-siècle, n'a pas encore trouvé son successeur.

---

AUTEUR

CLAUDE LÉVI-STRAUSS

Collège de France, Laboratoire d'anthropologie sociale, Paris.